

CHAPITRE V

La Bouzaréa d'aujourd'hui

EST-CE BIEN UNE ÉCOLE ?



Le temps n'est plus, heureusement, où « la Bouzaréa », isolée sur son promontoire, traduisait surtout une expression géographique, celle d'un massif ancien surplombant la Cantère et le populeux Bab-el-Oued de ses quatre cents mètres d'altitude. Là-haut, toutefois, disaient les Algérois, quelque part, existait, souvent perdue dans les brouillards, une Ecole chargée de former des maîtres d'école. Singulière idée, ajoutaient-ils, que d'installer aussi loin d'Alger, tout près des nuées, en l'absence presque complète de moyens de transports rapides et sûrs, une Ecole dite Normale ! De là-haut, en tout cas, descendaient aux jours de sortie, dégringolant la « traverse », des garçons en redingote. Archaïque, piteux uniforme, inconfortable, vite poussiéreux, tellement impopulaire auprès des élèves que, dès 1889, l'Administration de l'Ecole dut le supprimer (1). Descendus, il leur fallait remonter, problème qui intéressait d'ailleurs non seulement les élèves, mais encore les professeurs et, de temps à autre, les inspecteurs. Je laisse à M. Di Luccio qui, comme élève puis professeur, « connaît la question », le soin de raconter les vicissitudes du transport quotidien ou hebdomadaire des élèves-maîtres et des maîtres de Bouzaréa.

Aujourd'hui encore, lorsque, après maintes rampes et tournants, ayant laissé Alger, traversé El-Biar, gagné, jusqu'à la côte 316, les pre-

(1) « ...Outre qu'il est beaucoup trop chaud l'été..., cet uniforme avec redingote en drap noir craint tellement la poussière que, lorsque les élèves ont fait à pied le chemin de Bouzaréa à Alger, ils arrivent en ville dans un état peu convenable. De plus, la redingote est très mal portée par la plus grande partie des élèves. Sous ce vêtement, ils ont l'air empruntés et gauches... » Inutile d'ajouter que ce costume ridicule dont on avait, en 1833, affublé tous les élèves des Ecoles Normales, était détesté de ceux d'Alger comme de leurs camarades de la Métropole.

mières croupes du massif de Bouzaréa, il arrive en pleine campagne, devant notre vaste Etablissement, le visiteur étranger ne saurait, pas plus qu'il y a cinquante ans, dire à brûle-pourpoint que cet Etablissement est une Ecole. Sans doute aperçoit-il une longue ligne de bâtiments, de galeries, avec des centaines d'ouvertures d'une monotone symétrie, puis d'autres bâtiments perpendiculaires au corps du bâtiment principal, qui s'élèvent entre des places vides et des jardins, des cours et des tennis. Mais tout ce domaine, qui n'a rien au surplus de spécifiquement scolaire, dévale parmi d'autres jardins en terrasses, jusqu'à un profond ravin pour remonter sous la forme d'un bois aux frondaisons serrées. arrêté par la route du Frais-Vallon. Ici et là, des groupes d'ouvriers indigènes et de jeunes gens travaillent aux cultures. C'est peut-être bien une école, car, des jeunes gens, on en aperçoit maintenant partout, égaillés dans ce domaine. Donc, ce doit être une ferme-école, concluent les étrangers.

Franchi la porte qui semble indiquer l'entrée principale, notre visiteur, pour se guider céans, cherche d'abord, et tout naturellement la conciergerie. Il s'engage alors sous une interminable galerie ; où se diriger ? à droite ? à gauche ? Va-t-il à droite ? de concierge, point. A gauche ? de concierge, pas davantage. Tiens, c'est étrange ! Continuons... Et il pourra continuer longtemps ainsi, s'il n'a la chance de rencontrer quelque élève ou quelque employé pour le tirer d'embarras. Elle n'est donc point légendaire, elle appartient à notre histoire, l'anecdote suivante qui date d'une vingtaine d'années : un Inspecteur Général en tournée arrive un matin, au petit jour et, ne connaissant pas les aîtres, se met en quête du concierge qui devait le mener auprès du directeur. S'étant, comme le plus vulgaire des non-initiés, heurté à des portes closes, ne rencontrant que salles vides, réfectoires, ateliers, il déboucha enfin, par l'escalier du sous-sol, aux cuisines, où ce matin-là précisément, le « chef » attendait la visite annuelle de l'employé d'une maison algéroise, chargé... de la destruction des cafards (car nous avons, en ces temps anciens, des cafards à la cuisine...). L'aide-cuisinier de service salua le haut fonctionnaire, au comble de l'ahurissement, en termes d'une rare désinvolture. Brièvement, on s'expliqua. Mais, inutile d'ajouter que, dans le cabinet directorial où il avait enfin été conduit, l'Inspecteur Général ne laissa pas de témoigner, d'une manière fort vive, l'impression que lui causait ce premier contact avec une maison aussi singulière...

Evidemment il faut s'y faire... et le directeur entrant, tout comme ceux qui l'ont précédé. tout comme les inspecteurs, tout comme les étrangers. Au surplus, ajoutons que cette Maison — une petite cité — compte près de 250 personnes, et, qu'à défaut de concierge, l'étranger trouve très vite ici guides courtois et empressés.

Sitôt introduit d'ailleurs, l'impression du visiteur change : il est bien dans une école et dans une école où l'on forme des maîtres d'école, car, des fenêtres ouvertes, des voix d'enfants alternant avec des voix encore mal « posées » d'élèves-maîtres, s'entendent, détaillant la leçon du moment. Ces galeries qui longent les salles de cours bourdonnent comme ruche au travail. Les ateliers retentissent du bruit des marteaux sur les enclumes, les étaux et les établis. Un peu partout, s'aperçoivent maintenant des groupes d'élèves. Dans les jardins, sous la direction d'un professeur, les uns piochent, sèment, arrosent, taillent les arbres. D'autres tendent un grillage, remplacent les carreaux aux innombrables fenêtres de la Maison, apprennent d'un maître-maçon, attaché à l'Ecole, à gâcher le plâtre, à couler le ciment, à refaire un enduit, à édifier un mur de soutènement. On en voit partout, des élèves, même à la cuisine où nous avons voulu que ces jeunes gens, demain dans le bled, ou en tribu, sachent eux-mêmes faire leur popote, composer un menu, préparer autre chose que des macaronis ou des oeufs sur le plat. D'ailleurs cette studieuse jeunesse est aussi joueuse et riieuse : à l'heure des récréations le stade, la grande cour, les terrains de jeux, football, basket-ball, base-ball, tennis, fronton de pelote basque, sont pris d'assaut, retentissant de l'éclat des fortes voix algériennes.

VIEILLE FRANCE...

Vus de près, nos jeunes gens décèlent, à l'allure comme à l'accent, la diversité de leurs origines. Les sectionnaires qui, presque tous, revenus du service militaire, mariés, voire pères de famille — certains touchent de près la trentaine — ne sont plus des adolescents, apportent ici les traits caractéristiques de tous les pays de France, des Flamands aux Provençaux, des Gascons aux Francs-Comtois et aux Normands, des gens des Alpes et du Massif Central. Des courants de relations se sont, à la suite de hasards variés, établis entre certaines provinces et notre Bouzaréa ; ainsi le courant du Sud-Ouest : chaque année nous recevons, en effet, bon nombre de sectionnaires des Pyrénées, des Landes, du Lot, du Tarn. Mais le terroir qui a su le mieux se créer des liens avec Bouzaréa, c'est le Jura (1). Sans doute, en dehors des difficultés de placement des normaliens sortants de Lons-le-Saulnier, la réputation et l'activité de leur obligé compatriote, le « cheikh Rousset », berbérisant notoire, y sont-elles pour quelque chose. Un fait est certain, le Jura a eu des représentants, et nombreux, dans la plupart des Sections Spéciales. Et par voie de conséquence très explicable, beaucoup de nos Jurassiens sont devenus de bons berbérisants : en quelque sorte, le Djurdjura semble vouloir s'annexer le Jura. D'une

(1) On en compte 17 pour les six dernières années, et, pour la même période, 12 des Basses-Pyrénées et 8 de la Creuse.

manière générale toutefois, c'est le « Midi » qui « donne ». Nous commençons cependant à avoir un certain nombre de jeunes gens du Nord et de l'Est ; ainsi, cette année, la Section compte cinq élèves recrutés dans l'Académie de Lille. S'enquérir de la provenance de nos sectionnaires n'est pas sans intérêt ; non seulement vis-à-vis du recrutement de nos futurs maîtres de l'enseignement des indigènes, mais encore quant à l'influence que ne manque pas d'avoir, sur le peuplement algérien, la venue, accidentelle ou permanente, d'un ou plusieurs représentants de nos provinces métropolitaines. Rares, en effet, sont les sectionnaires qui, séduits par leur nouveau pays, n'amènent avec eux, au cours de leur carrière, des parents, des amis d'enfance, des camarades d'école, lesquels s'installant à leur tour, contribuent à renouveler le sang français parmi les populations algériennes.

...ET FRANCE NOUVELLE

Nos élèves français d'Algérie n'offrent pas moins de curieuse diversité : de même que la Section exprime, en une synthèse jeune et expressive, le visage de la France entière, de même, le groupe de quatre-vingt-dix Algériens constituant l'« Ecole Normale Française » résume fort bien les traits du Français d'ici : « Nous d'Afrique... », comme écrit excellemment notre ami, le poète algérien Jean Pomier. Effectivement ils sont d'Afrique, et non d'ailleurs, ces grands jeunes gens au teint chaud, à la voix mâle, sportifs et délurés, que nous envoie le Département d'Alger, que nous envoyait hier encore l'Oranie. En dehors du petit nombre des Israélites incorporés à l'Ecole Normale Française, les élèves-maîtres « européens » sont issus, pour moitié à peu près seulement, de Français venus de la Métropole. Aucun d'eux, d'ailleurs, n'a vu le jour en France. D'une enquête à laquelle je me suis livré à ce sujet en 1936 (1), il résulte que, sur quatre-vingt-six de ces algériens, trente et un sont nés de parents eux-mêmes nés en Algérie ; quinze d'entre eux représentent la troisième génération fixée dans la Colonie. Remarque importante : quarante-deux élèves seulement, sur quatre-vingt-six, sont déjà allés en France ; quarante-quatre ne l'ont jamais vue. En général d'ailleurs, ces descendants de métropolitains connaissent très mal l'histoire de leur famille. Si on les interroge là-dessus, ils se savent vaguement issus d'hommes venus aux « campagnes d'Afrique » ou pour tenter l'aventure, faire fortune, travaillant comme petits colons ou petits commerçants. Plusieurs d'entre eux ont, dans leur ascendance, un déporté politique de 1851 fixé en Algérie, ou un Alsacien venu au moment des émigrations collectives de 1838, 1848, 1852 et 1871. Mais les renseignements que les uns et les autres apportent à l'enquête

(1) *In Outre-Mer*, 1936, 2^e trimestre : Une Ecole Normale d'Outre-Mer : Bouraréa.

manquent de précision : à lire la brièveté de leurs déclarations, à constater dans ces réponses leur « incuriosité » familiale, on a l'impression que cette race de Néo-Français s'estime c sans passé » et sans aïeux ; qu'elle entend commencer à compter seulement à partir de celui qui, voilà quelques décades, un siècle tout au plus, vint, le premier, s'établir en Algérie ; de celui qu'ils reconnaissent en quelque sorte pour le vrai fondateur de la famille. Pour parler comme Victor Hugo :

« ...Celui là, c'est l'aïeul, l'ancêtre, le grand homme... »

Toutefois, du terroir même d'où il partit un jour, cet ancêtre, de même que de la date exacte de son départ, nos jeunes ne font pas grand cas ; à tel point que parfois ils se contentent de signaler, comme X... de son aïeul paternel : « Il est venu de France pour s'installer à Béni-Méred ». Donc, le fait mémorable, susceptible d'être consigné, honoré, c'est bien l'installation de l'ancien à Béni-Méred et non l'acte, cependant si digne d'être élucidé dans ses mobiles, qui détacha à un moment donné un individu ou une famille de la ville ou du village, berceau de la lignée. Avec la quasi-arrogance, la désinvolte suffisance des races jeunes et fortes, les Algériens, ces Américains d'Afrique, vivent dans le présent et tâchent simplement **d'agir**, de réaliser, insoucieux de leur histoire, laissant à d'autres le soin de l'écrire. Et dans la mentalité de leurs fils — nos élèves, dans les comportements de ces futurs instituteurs pour l'Algérie, les vertus du caractère, l'allure franche **et volontiers combative, le sens du réel et le sens pratique** qui leur font préférer les études « utiles » à la spéculation pure, rappellent bien les énergiques qualités familiales. Au surplus, beaucoup de ces Néo-Français sont de sang européen pie ou moins mêlé. **A côté des fils d'étrangers ou de naturalisés, espagnols, italiens et autres, nous trouvons des élèves dont le patronyme, très « province », ne révèle pas l'union du père ou de l'aïeul avec une Mahonnaise, une Napolitaine ou une « Algérienne »** d'ascendance plus ou moins obscure. Parfois, c'est la vocation de l'enseignement et la candidature du jeune homme à l'Ecole qui déclencheront un changement de nationalité ; le nom se francise ; de « Costa » on fait « Coste » par exemple, et notre accueillante Bouzaréa préparera pour demain un instituteur français de plus. Que sont, socialement parlant, les familles de nos élèves-maîtres européens ? Sur les quarante-vingt-six précités, vingt d'entre eux appartiennent au milieu rural : fils **de** cultivateurs, maraîchers ou petits colons ; dix-huit viennent de familles de petits commerçants ; dix-huit, d'employés ou d'ouvriers ; trente, de petits fonctionnaires. De même que dans les Ecoles Normales de la Métropole, nous ne comptons presque aucun fils d'instituteur (1).

(1) ~~Trois seulement à l'heure actuelle pour 90 élèves de l'Ecole Normale européenne. La proportion est plus grande chez les indigènes, sept sur dixième de l'effectif.~~

Quant à nos soixante-dix élèves-maîtres indigènes, Berbères ou Arabes, ils semblent beaucoup mieux renseignés que leurs camarades européens sur leurs origines. D'aucuns tirent orgueil de se déclarer issus de familles maraboutiques, sur lesquelles persiste le pouvoir de baraka ; d'autres, d'être Koulouglis, autrement dit, comme s'exprime plaisamment l'un d'eux, « le produit d'un Turc et d'une Arabe ». Tous aiment à se réclamer de familles éminentes jadis par la situation de fortune, et plus encore par l'éclat dont elles ont, dans le passé, bénéficié en raison de leurs titres, voire des fonctions publiques assumées par leur chef. Médiocres aujourd'hui pour la plupart, elles en appellent à une plus haute extrace, et nos indigènes souffrent, cela est visible dans leurs déclarations, quand ils ne peuvent attester, ou tout au moins prétendre, être nés. Sur quoi reposent leurs assurances ? Elles invoquent d'ordinaire la tradition orale, favorable à leur propre histoire et dont il serait, évidemment, injurieux, a priori, de suspecter la bonne foi. La tribu, le clan, sont bien, par la voix des anciens, de fidèles conservateurs des souvenirs de famille. Du reste, n'en est-il pas de même dans nos familles européennes lorsque manquent les témoignages officiels, les livres de raison et, d'une façon générale, les « papiers » à l'aide desquels se reconstituerait aisément et sans conteste l'histoire de la lignée ?

UN BEAU VOYAGE

Plus de la moitié de nos Français d'Algérie, nous l'avons dit, ne connaissent la France que par ouï-dire, par leurs manuels d'études et leurs leçons. Situation évidemment fâcheuse, et d'autant plus regrettable que, plus favorisés, leurs camarades indigènes peuvent, en fin de scolarité, et grâce à un crédit spécial de notre budget, accomplir un voyage dans la Métropole. Pendant près de vingt jours, en effet, nos élèves arabes et kabyles, embarqués dès la fin du Brevet Supérieur, visitent Marseille, remontent la Vallée du Rhône ; font, à Grenoble connaissance avec les Alpes ; par Lyon, regagnent Paris, et quelquefois l'Est, le Nord ou la Normandie ; puis, après un séjour de plusieurs journées dans la capitale, reviennent à Alger et rentrent chez eux émerveillés, l'esprit et le coeur pleins de souvenirs qu'ils aimeront à évoquer plus tard. Ce premier contact avec la France est, par ses conséquences immédiates et lointaines, extrêmement bienfaisant pour nos jeunes indigènes. Car, aux notions classiques, toutes livresques, « géographiques », « historiques ou littéraires » que leur rapportait jusqu'alors le mot « France », va se substituer la réalité pittoresque, nombreuse et nuancée de la France vivante, de chacun de nos « pays » français. Et tous nos élèves, à leur retour, de traduire, enthousiastes, cette impression de la première rencontre, tant désirée, vrai pèlerinage, avec les

choses et les gens d'une France qu'ils abordent avec un réel délire, une touchante ferveur. Quoi qu'ils en aient attendu d'ailleurs, ce voyage les enchante, les émeut encore plus profondément qu'ils ne se l'étaient imaginé. C'est vraiment un choc profond et inoubliable donné à leur imagination, à leur sensibilité admirablement préparées du reste à cet ébranlement intime, depuis leurs plus lointaines classes en tribu, par leurs instituteurs, puis par leurs professeurs. Qui dira combien, et à jamais, nous a attachés, grâce au prestigieux Voyage, tant de générations d'élèves-maîtres indigènes découvrant, comme ils aiment à dire, la mère patrie. Marseille dépassée, à mesure qu'ils progressent dans la révélation du plus « beau royaume qui soit sous le ciel », on les entend reconnaître, souvenir d'images, de leçons ou de lectures, tel monument célèbre, telle oeuvre d'art classique, tel aspect significatif du paysage.

Du haut de Fourvières « ...Voici le Rhône, dit l'un. — Non, c'est la Saône... » Et l'érudit de la caravane d'expliquer fort bien, ma foi, comme un professeur, les caractéristiques des deux rivières lyonnaises. Au second étage de la Tour Eiffel, ils nomment sans se tromper, avec une joie contenue ou débordante, et toujours de la piété dans le ton, le Panthéon, les Invalides, Notre-Dame de Paris... Comme, à ce moment, ils payent, de ces simples mots, de cette émotion, les milles soucis des maîtres qui les guident durant leur randonnée. Ce n'est pas tout : plus féconde encore en résultats que cette « reconnaissance » de la France, est la véritable « découverte » que, chemin faisant, aux fenêtres des wagons et des cars, et surtout aux arrêts, aux heures où on « ne visite plus », où ils ont le plaisir de flâner par petits groupes, nos jeunes indigènes font des « Français de France » et du charme familial que dégage le spectacle de la vie française. Parmi les recommandations que nous leur adressons au départ de Bouzaréa, figure celle de se montrer très attentifs à tout ce qu'ils verront, d'être tout yeux tout oreilles. Recommandation dont nous savons bien qu'elle est plus réglementaire que nécessaire, car jamais nous ne les vîmes mieux écouter, mieux observer. Cependant, à beaucoup de ceux qui, durant la randonnée se feront leurs cicérones complaisants, leurs professeurs occasionnels, ils préférèrent instinctivement ces maîtres incomparables que sont, par exemple, de braves voyageurs des troisièmes classes rencontrés sur le parcours, devisant entre eux de leurs petites affaires ou nouant avec nos Algériens un brin de conversation ; des paysans, des forains, des gens de la petite ville observés sur une place de marché ; de gais touristes du dimanche croisés lors d'une excursion ; de braves ouvriers approchés dans quelque vaste usine, à leurs pièces, flattés de la visite, toujours prêts à donner une explication technique, souriants et sérieux, soucieux que leur ouvrage « soit bien faite » ; et ce peuple de Paris, loquace, un peu difficile à saisir dans ce qu'il a de badaud, de goguenard, mais si « bon enfant », si plaisant,

serviable et gai, qu'ils coudoient aux bals populaires du 14 juillet... Oui, c'est une France toute nouvelle et si humaine, si expressive, si différente de celle que leur apprirent leurs livres : généreuse certes, donnant les **Droits de l'Homme au Monde, mais impérieuse, hiératique avec son flambeau civilisateur et son glaive justicier, ses Louis XIV et ses Napoléon,** ses guerres, ses traités, ses grands hommes et son faste. Or, à Avignon, d'après le témoignage écrit d'un de nos élèves, ce qui le frappa, c'est moins le majestueux Château des Papes que le guide au képi galonné qui « parlait avec une voix suave, chaude, pénétrante et cet accent traînant des méridionaux, doux comme le miel. A la fin de la visite, sur le chemin de ronde, lorsqu'avec de grands gestes il nous racontait je ne sais plus quelle légende locale, il était pour moi Daudet ou Mistral lui-même... »

La France découverte, ce n'est surtout pas — et voilà qui compte — la France telle qu'ils se l'imaginaient d'après les journaux quotidiens d'Alger ou de Paris, lesquels ne relatent que luttes partisans, grèves et bagarres, crises ministérielles, crimes et scandales, à grand renfort de titres dramatiques et de commentaires véhéments. Ici, c'est le pays du bon roi Henri et de sa poule au pot, celui de La Fontaine ; débonnaire, populaire, cordial, travailleur et si « philosophe » avec ses proverbes et son absence de morgue. Alors... alors, lorsqu'il faut enfin quitter les bords de la Seine pour regagner le pays natal, comme on comprend la mélancolie de ces garçons qui, demain rentrés au douar, au village, à la tribu en attendant

octobre et la petite école indigène de leurs débuts, ont en ce moment, après ces quinze jours lumineux, enchantés, peur d'être dès leur retour, repris par toutes les puissances des ténèbres : traditions impitoyables, rites indiscutables ; déjà, plus d'un, secrètement, appréhende, plus redoutés encore que les voix de la tribu, le silence des anciens, l'inquiétude des mères, des soeurs, voire des femmes (certains sont mariés) à ne plus reconnaître après l'ensorcellement de Paris, le visage et l'âme de celui qui a maintenant vu de près le visage et l'âme des Occidentaux.

L'an dernier, sur le quai de la gare de Lyon où étaient venus l'accompagner des garçons et des jeunes filles rencontrés au Havre dans une auberge de jeunesse, le groupe que nous ramenions à Alger ne pouvait se séparer de ces amis, **Français et Etrangers qui, la veille ignorés,** lui étaient devenus si chers. Spontanément, avec une grâce exquise, chacune des jeunes filles avait embrassé chacun de ces jeunes gens ; rarement nous vîmes échanger pareil baiser fraternel, pareil baiser de paix. Et chez les nôtres, il y avait des yeux pleins de larmes... Entourant cette jeunesse si étroitement unie sur un quai de gare — rencontre sans lendemain — des **voyageurs, des curieux, regardaient avec une sympathie évidente ces embrassades, gagnés par la cordialité, je dirai plus, par la beauté de cette scène singulière.** Au moment où siffla le signal du départ, les nôtres, leurs



Normaliens indigènes en France :
réception à l'École Normale de
Rouen (1936)



Au pied de la Tour Eiffel
(1935)



La Section au
Mzab : dans la
classe indigène
de Bériane (1936)



La Section reçue par l'Adminis-
trateur de Cap Aokas (1936)

voix unies à celles de leurs amis restés sur le quai, entonnèrent, grave comme un cantique, le beau chant des scouts...

...« *Ce n'est qu'un au revoir, mes frères,*
« *Oui, nous nous reverrons, mes frères...*
« *Ce n'est qu'un au revoir... »*

Et jamais, du fond du coeur, nous, les maîtres et les témoins de cet « au revoir » — dont la distance, la dure vie feraient hélas ! sans doute un adieu — nous n'avons souhaité plus ardemment que cet espoir d'une jeunesse généreuse, confiante en l'avenir, devienne pourtant, quelque jour, une réalité.

UN AUTRE BEAU VOYAGE

Durant le voyage de nos sectionnaires, nous connaissons des heures aussi réconfortantes. Car, eux aussi, au mois de mai, font un voyage. Seulement, au rebours de leurs camarades indigènes, ils le font en sens inverse, du Nord vers le Sud, assez avant dans le Sud pour que les effleure l'haleine du désert, pour qu'ils arpentent quelques centaines de mètres les dunes du Grand Erg, après quoi, ils remontent, à travers les Hauts Plateaux, des paysages sahariens vers la Kabylie, avant de rentrer à Alger. Chemin faisant, munis du récent enseignement de Bouzaréa, ils constatent, de leurs propres yeux, que l'Algérie est, elle aussi, presque autant que le pays de France, une terre d'aspects variés, et non le désert torride, monotone et plat, de ci de là, quelques palmiers, quelques chameaux, des chacals et des gazelles, tableau dont s'accommodent encore trop de Français moyens.

Donc, l'année de Section aidant, nos provinciaux, grâce au Voyage, rengainent au magasin romantique les minarets, les muezzins, les djinns, les « déserts » et autres accessoires du mirage oriental, qu'ils traiteraient maintenant volontiers de fariboles. L'Afrique, à leurs yeux, se découvre sans voiles, toute nue. Parfois même indécente, car elle est littéralement indécente, cette Afrique qui, loin d'offrir toujours, au long de la randonnée, le visage attendu de l'opulence, de la fécondité, Eldorado à notre portée, « grenier de Rome », se révèle soudain, s'impose alors implacable dans sa vérité, avec ses terres de parcours fauves et stériles, sa sécheresse désolante, son immobilité, son silence, son mystère et sa gravité. Parce que, en dehors de son aimable Sahel — un « Midi » plus fertile que le nôtre — et comme l'écrivait le saharien Ernest Psichari, parce que « **l'Afrique est sérieuse** ». Au long de douze jours de randonnée en car, nous avons ainsi, plus d'une fois, surpris, dans les yeux de nos sectionnaires venus de

contrées amènes, où l'homme des champs sut, avec le temps, se concilier l'humeur du climat, lui faire rendre, bon an mal an, honnête provision de froment et de vin, nous avons surpris un étonnement qui, parfois, cachait mal certain désenchantement. Méditation utile, salutaire, que nous n'avons garde de troubler. Durant des heures, dans la torpeur des matinées par trop ensoleillées, des après-midi accablantes, le car roule, les chants, les conversations, les lazzis se sont tus. Secrètement alors, chacun s'interroge. Est-ce bien là ce que cherchaient ces esprits curieux ? ces jeunes activités ? A ce moment s'évoquent des paysages familiers de l'autre côté de l'eau, pâtis verdoyants, rivières fraîches, sites hospitaliers... Il y a, dans ce silence, à peine troublé de temps à autre par quelque loustic, des minutes longues de malaise.

Pourtant l'impression n'est pas durable. Aussi bien s'esquisse, fin de l'étape, le centre où l'on gîtera, l'oasis où l'on fera halte, le village kabyle où l'on trouvera des arbres, des sources et des hommes. Partout, en outre, puisque l'excursion a lieu en période scolaire et qu'ils visitent au passage quantité de classes, nos jeunes gens verront des enfants. Des enfants à l'école. C'est là, dans ce voyage, appelé d'ailleurs « pédagogique », l'autre grande découverte que feront les sectionnaires. Elle révèle l'indigence de ces écoliers, mais aussi leur bonne volonté dans l'étude. Elle révèle aussi le labeur des maîtres, des anciens de la Section qui, avec leurs collègues indigènes, arrivent à faire de l'école un foyer de vie, de vie matérielle, car chaque école est aussi un dispensaire, un jardin potager, un atelier ; un foyer de vie intellectuelle et morale d'où rayonnent un peu de savoir, quelques principes de justice et d'humanité. Quand ils ont vu de près, dans son honnêteté et sa simplicité, l'oeuvre de leurs devanciers, nos sectionnaires sont conquis. Rentrant, après la longue randonnée, un peu fourbus, fiers de leur teint bronzé, chargés d'achats divers : poteries, tapis, cuivres et bijoux, ils savent qu'ils sont à leur tour prêts pour la tâche que l'Algérie attend d'eux ; ils sont prêts et même ils ont choisi : les uns se sont, pour toute leur carrière peut-être, voués au pays berbère, aux écoles de tribu, loin des routes, haut perchées sur les pitons kabyles. Les autres, qui rêvaient dans leur province, du Sud mystérieux, des oasis dans les palmes, de lumière et de couleurs, songent maintenant à quelqu'une de ces écoles qu'ils entrevirent sur la route de Touggourt ou de Ghardaïa. Là-bas, des postes seront « sans doute libres au 1 - octobre ». Là-bas, ou là-haut, ils en sont certains à présent, se réalisera pleinement leur destin africain, ce destin qui commença le jour où ils vinrent à nous, sur la colline de Bouzaréa.